

« 1968 »

Pierre Popovic

Numéro 74, 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28197ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Popovic, P. (1995). Compte rendu de [« 1968 »]. *Jeu*, (74), 170–171.

De spectacle, il n'y a d'ailleurs pas, ni de texte, ni de jeu. Les concepteurs présentent eux-mêmes leur production comme suit :

« 1968 »

Concepteurs : Martin Allard, Linda Brunelle, Carole Caouette, Jean-Luc Denis, Éric Martel et Diane Pavlovic. Mise en scène : Jean-Luc Denis assisté de Carole Caouette ; scénographie et costumes : Linda Brunelle ; vidéographie : Éric Martel, assisté de Nathalie Chamberland ; conception sonore : Martin Allard ; éclairages : Carole Caouette. Avec Catherine Lachance, Caroline Lavoie, Suzy Marinier, Luc Morissette, Jean-Stéphane Roy, Sophie Vajda, Benoît Vermeulen, avec la participation de Joanna Gruda et de Jean-Luc Denis. Participation sur bande vidéo : Danielle Bélanger, Andréanne Charlebois, Andrée Côté, Gabriel Dulac, Serge Proulx et Richard Rousseau. Production du Groupe Multidisciplinaire de Montréal, présentée à la Salle Fred-Barry du 17 janvier au 4 février 1995.

Une bonne petite belote

La dernière production du Groupe Multidisciplinaire de Montréal, *1968*, est un non-spectacle insipide et désespérant.

[...] le Groupe Multidisciplinaire transforme la Salle Fred-Barry en un musée des idéaux perdus et des tâches inachevées [...]. Les visiteurs peuvent à leur gré observer les acteurs-performeurs ou visionner des bandes vidéo témoins d'une époque maintenant oubliée. Dans cet environnement d'installations, les acteurs adoptent comme position que les pièces d'exposition présentées appartiennent à un passé révolu, dont les enjeux n'intéressent plus personne.

L'argument justifiant la position est pour le moins chétif. Transformés en touristes d'un soir, les spectateurs sont conviés — en fait, ils n'ont guère le choix — à parcourir un chemin de croix circulaire comportant six stations : « 1. Les années cinquante — les contraintes », « 2. Le début des années soixante — les espoirs », « 3. La contre-culture », « 4. 1968 »,



Sur la photo :
Suzy Marinier. Photo :
Nathalie Chamberland.

« 5. La Révolution », « 6. Les miettes ». En chacun de ces lieux, des bandes sonores et des vidéocassettes restituent l'époque ou les événements indiqués par les titres. Au milieu a été ménagé un espace où les « comédiens-performeurs » ne jouent rien (il traîne quelque part une vidéocassette montrant durant quelques minutes deux ou trois fragments du spectacle qu'ils auraient éventuellement pu faire si un immense *tadium vitae* ne les avait soudainement assailli), car « ils préfèrent s'adonner à leurs loisirs ou faire diverses performances », lesquelles consistent pour l'un d'eux à réciter un texte *made in 68*, pour les autres à jouer aux cartes. Le désastre est accompagné par une scénographie qui, pour convenue qu'elle soit (exemple : les lecteurs sont contraints de se plier pour regarder les moniteurs dans la section intitulée « Les contraintes »), n'en est pas moins convenable.

La production est d'un ennui pathétique et ne peut apprendre quoi que ce soit de sérieux sur « 1968 ». On n'y donne accès, en effet, qu'à des bribes d'actualités et qu'à des clichés historico-médiatiques qu'il aurait été absolument nécessaire de passer à la critique. Mais c'est précisément ce travail critique que ce non-spectacle a refusé de faire, préférant étouffer l'idée que le théâtre peut aussi être, à sa façon, un excellent moyen d'analyse pour le jeter dans le mirage du document. Il rejoint ainsi l'un des effets de mode les plus courus du jour : l'effet « Canal-D » (lui-même avatar de l'effet « en prise directe » aussi appelé « scie-èenne »). Par surcroît, on devine vaguement que ce *1968* veut aussi faire la leçon. Les performeurs-tapeurs de cartes miment le prétendu amorphisme des masses contemporaines (et de la jeunesse donc ! si vous saviez, Madame !) que vient souligner la section « Les miettes ». Ce titre subtil renvoie à quelques photos dont

la légende peut se résumer comme suit : « Vingt-cinq ans plus tard, ils étaient rangés. » Le tout repose de la sorte sur un manque d'analyse proprement pélagique et, de plus, sur une contradiction assez troublante car, outre que tous les débats réels entourant la lecture des années soixante sont ici méconnus et écartés, l'ouverture à la pensée et à la création, qui fut peut-être le meilleur de cette époque, est contredite par le documentarisme du spectacle.

En dire davantage serait accorder trop d'importance à un raté qui n'est probablement qu'un accident de parcours.

Pierre Popovic